



L'air du monde | CHRONIQUE

PAR SYLVIE KAUFFMANN

La France ne fait pas le bonheur (suite)

Nul n'est prophète en son pays, et Claudia Senik le sait mieux que personne. Professeur à la Paris School of Economics (PSE, Ecole d'économie de Paris) et spécialiste d'une discipline très courue depuis une dizaine d'années, la mesure du bien-être dans l'économie, Claudia Senik, qui est française, est l'auteur d'une très intéressante étude sur la relation complexe qu'entretiennent ses compatriotes avec le bonheur.

Ce document de travail, destiné à être publié dans des revues internationales d'économie, a été rédigé en anglais, sous le titre *The French Unhappiness Puzzle: the Cultural Dimension of Happiness* (« Le mystère du malheur français : la dimension culturelle du bonheur »), mais le professeur

Senik en a tiré une tribune en français. Celle-ci a été mise en ligne sur [Lemonde.fr](http://Lemonde.fr) le 28 octobre 2011. Vous êtes sans doute assez peu nombreux à vous en souvenir, car le texte n'avait pas suscité, à l'époque, de réactions passionnées. Vingt-deux lecteurs du monde.fr avaient quand même posté leurs commentaires, dont les deux premiers – « le bonheur, c'est ce qui arrive avant le bonheur », et « le bonheur est l'aptitude à la bêtise » –, donnent une idée de la profondeur du débat engagé.

La thèse centrale du professeur Senik est que, si les Français sont parmi les gens les moins heureux d'Europe, comme le montrent plusieurs études depuis les années 1970, malgré leur niveau de vie élevé et la splendeur de leur pays, c'est parce que « le bonheur ne

dépend pas seulement de conditions objectives extrinsèques. Il repose aussi sur des dispositions culturelles intrinsèques, des attitudes et des perceptions mentales ».

Dix-huit mois plus tard, mardi 3 avril, elle est invitée à Londres pour présenter ses travaux à la conférence annuelle de la Royal Economic Society. En amont de l'événement, celle-ci envoie des dossiers de presse aux médias britanniques. Un journaliste de l'hebdomadaire *The Observer* tombe sur le sujet, le trouve amusant – qui résisterait, outre-Manche, à un papier sur l'incapacité des Français à être heureux ? – et en fait un article, droit au but, publié le 24 mars sous le titre : « C'est leur culture qui rend les Français moroses ». *L'Observer* faisant partie du même groupe que *The Guardian*, l'article est mis en ligne sur le site, très suivi, de ce journal où, là, il remporte un franc succès : près de 400 commentaires à ce jour.

Le blog Big Browser, tête chercheuse du monde.fr sur le Net, repère ce succès, et fait à son tour, le 26 mars, un article sur l'article de *L'Observer* : « *Morose – la France ne fait pas le bonheur* ». Là aussi, le succès est immédiat. Viral, il est le lendemain l'article le plus partagé sur le site du *Monde* et suscite plus de 360 commentaires.

Leçon I du malheur français : pour être reconnu en France, il faut d'abord être reconnu en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis. De son bureau du boulevard Jourdan à Paris, l'universitaire observe avec une certaine excitation le « buzz », comme elle dit, subitement provoqué par ses années de travail de fourmi. Elle reçoit des messages, dit-elle, « super-intéressants ». Tout cela grâce « aux Anglais », qui ont découvert sa recherche. Et qui ont adoré.

Leçon II : le plus intéressant dans le travail de Claudia Senik, est ce qui se rapporte à l'école comme obstacle au bonheur des Français. En étudiant Français de souche et Français immigrés, elle a observé que l'inaptitude au bonheur est plus prononcée pour ceux qui sont passés par le système scolaire français avant l'âge de 10 ans. A partir de là, reconnaît-elle, « on est dans le domaine des hypothèses ».

Première hypothèse : parce que l'école française est « peu ouverte sur le monde et les langues étrangères, elle nourrit l'hostilité à la globalisation que l'on constate dans les données ». Comment être heureux dans un monde mondialisé, demande-t-elle, « si l'on ne maîtrise pas l'outil de la mondialisation qu'est la connaissance de langues étrangères » ?

Deuxième hypothèse formulée par le professeur Senik : le système scolaire français est trop « unidimensionnel, il classe les gens en les notant essentiellement sur les maths et le français, et présente un niveau d'exigence très élevé dans une seule dimension ». Autrement dit, les enfants qui ne sont bons ni en maths ni en français, mais qui peuvent avoir du talent pour d'autres disciplines, « s'habituent à se penser eux-mêmes en niveau d'échec, surtout dans un pays où l'on proclame l'égalité des chances » : si l'école est gratuite et ouverte à tous dès l'âge de 3 ans, l'élève qui n'est pas capable d'avoir 15 en maths et en français a forcément

leurs enfants, l'expérience de deux systèmes scolaires, le français et l'anglo-saxon, et peuvent donc comparer. Leur constat est dévastateur : si l'estime de soi et la satisfaction personnelle sont des critères, alors mieux vaut éviter l'école française. Curieusement, les enfants et leurs parents préfèrent une école qui détecte leurs aptitudes individuelles et les encourage, plutôt qu'un système punitif dans lequel la barre à atteindre est celle des cinq premiers de la classe. Il y a plein d'autres choses passionnantes dans l'étude de Claudia Senik, mais si nos élites si bien formées retenaient déjà celle-ci, les Fran-

La comparaison de deux systèmes scolaires, le français et l'anglo-saxon, est dévastatrice : si l'estime de soi et la satisfaction personnelle sont des critères, alors mieux vaut éviter l'école française

un problème. C'est la perception de cet échec qui, plus tard, l'empêchera d'être heureux.

Paradoxalement, l'école française qui se veut égalitariste excelle surtout à former des élites. « L'exigence française a aussi du bon », relève Claudia Senik. On forme des élites formidables. Les universités américaines sont remplies de chercheurs français. »

Sur le site du *Monde*, mais surtout sur celui du *Guardian*, les réactions les plus instructives émanent des lecteurs qui ont fait, eux-mêmes ou par l'intermédiaire de

çais pourraient faire un grand pas en avant vers le bonheur. ■

PS. Plusieurs réactions à la précédente chronique sur les MOOC soulignent, à juste titre, le taux élevé d'abandon des inscrits aux cours sur Internet (80 %). Le mammoth bouge encore : la Sorbonne lance son premier MOOC francophone en droit le 15 avril et d'autres initiatives pédagogiques originales en France, comme [www.leeaarn.com](http://www.leeaarn.com), fleurissent sur le Net.

[kauffmann@lemonde.fr](mailto:kauffmann@lemonde.fr)

Salon... 15<sup>ème</sup> ANNIVERSAIRE

Tous politiques